

Le commencement de l'œuvre MARIE

Longues années de travail avec la matière. Le mouvement des mains en la contenant et en la modelant dans le silence des yeux fermés. Le trouver tangible de ce que l'on ne connaît pas encore et qui te porte à la connaissance.

Pendant un jour du printemps de 1995, Sœur Thérèse Cañamás, directrice de l'école « La Purísima pour enfants sourds » de Palma de Mallorca, me demanda de sculpter pour sa Communauté une image de Marie, la Mère de Jésus. Pour me faire bien comprendre ce qu'elle s'attendait de moi, elle me fit voir dans le couloir de la Clôture, une statue de l'Immaculée en plâtre, grande, habillée en bleu, avec un visage très doux, une couronne d'étoiles et la lune à ses pieds. Cette image me confus. J'étais sur le point de partir pour le Mexique et je portai avec moi cette tache qui était devenue comme une « graine ». Au Mexique j'étais encore confus parce que les images de Marie, me rappelaient celle de l'Immaculée dans le couloir de la Clôture, images lointaines ; mais cette confusion personnelle et la dévotion populaire devinrent « l'eau » qui fit pousser la graine qui était désormais entrée en moi même. Très tôt le matin, pendant une visite au marché de Puebla, je trouvai la cire. La cire est la matière avec laquelle j'ai l'habitude de travailler, et malgré cette cire mexicaine était peut purifiée, elle me rappelait le marbre et j'en fus immédiatement attiré.

De retour en Espagne je suis resté quelques jours à Barcelone avant de retourner à Mallorca. Pour surmonter ma confusion j'avais décidé de ne plus penser à Marie, mais j'avais le désir d'essayer cette cire : en moi s'unissaient le désir de modeler et le sentiment de le devoir faire. Pour commencer je n'avais besoin de rien d'autre et ainsi, dans le silence des yeux fermés, j'ai découvert dans le vide de mes mains ce que je ne connaissais pas. Une réalité tangible qui prenait forme petit à petit et qui acquérait toute sa valeur en la contenant dans les mains. J'ai reconnu dans ma mémoire de Marie les images que j'avais vue au Mexique (et aussi celle de l'Immaculée dans le couloir de la Clôture). Je me suis rappelé de mes visions pendant la visite à Nazareth : le puy de Marie, vers le quel il me semblait de l'avoir vue marcher, sa maison dans cette grande église à Elle dédié.

J'ai commencé à la retoucher dans l'inquiétude de la perfection des formes, en ouvrant et fermant les yeuxdistrain même par mon métier de sculpteur. Les yeux me permettaient de la regarder depuis plusieurs angles et de voir des moments de sa vie. De nouveau apparaissait tout ce que j'avais reconnu dans ma mémoire.

Au mois de juillet de cette année là, un article du Père Miquel Ambrós i Albertí, écrivain, publié par la revue « Brisas » de Palma de Mallorca, parlait de la naissance de cette image et de mes soupçons. Quand je la lui ai montré je lui demandai : « ...mais c'est permis de garder la Vierge dans la main » ? Il m'a répondu en me citant la première lettre de Saint Jean : *Nous vous annonçons ce que nous avons écouté, ce que nous avons vue avec nos yeux, ce que nous avons contemplée et que nous avons touchée avec nos mains : la Parole de la Vie.*

Rassuré, je suis allé trouver Sœur Thérèse pour lui montrer le résultat. Elle n'était pas là, et j'ai trouvé son neveu, Vicent, mon ami depuis long temps. Miquel Ambrós m'accompagnait. Je lui ai annoncé que la statue avait été réalisée et je la lui ai montrée.

Avec émotion, ses mains se sont déplacées rapidement pour la prendre et en l'approchant à son cœur il a dit « madre mia ». Cette réaction m'a beaucoup impressionné. Je lui demandai de faire joindre mon original en cire à sa tante. Quelques jours après j'ai su par Vicent que l'image avait été accueillie avec beaucoup de étonnement. Sœur Thérèse s'attendait de ma part quelque chose d'autre, et quand je l'ai rencontré je n'ai pas compris comme elle avait vraiment vécu ce résultat, mais elle me dit que en la contenant nous étions par Elle contenus. Cela me fit bien comprendre d'autres choses, beaucoup plus importantes.

En suite je l'ai montré à mon ami poète Carles Duarte. Il en est resté fasciné et il a écrit une poésie qui complétait avec la parole mon œuvre. « Les mains sont une pause ou j'apprends à t'invoquer ». Merveilleuse intuition poétique avec la quelle il conclut ses vers et qui définis même tout mon travail : les mains instrument de connaissance concrète, celle qui précède l'abstraction et qui en sont l'origine.

J'avais compris que le chemin était juste et je me sentais très orgueilleux....mais bientôt j'aurais été puni.

Au mois de septembre de la même année je me suis rendu compte, avec une lucidité très déterminé, que la forme que j'avais modelée n'avait pas encore atteint sa perfection et, malgré l'image avait été déjà reproduite en huit exemplaires en bois pour les Sœurs Franciscaines de l'école " La Purísima", avec grande surprise et désapprobation de la part de tous, j'en ai interrompu tout de suite sa continuité.

Après deux ans et demi pleins de longs séjours en Afrique qui était devenue la nouvelle « eau », le 8 janvier 1998 dans mon studio de Mallorca, j'ai finalement réussi, après plusieurs tentatives, trouver la forme définitive. Les transformations lui donnaient un équilibre précis et en la regardant depuis plusieurs angles, les moments de la vie de Marie, qui au delà de mon intention étaient déjà apparus dans la première version, étaient beaucoup plus claires. La nouvelle forme en plus, si mise en horizontal, révéla le profile d'une colombe.

Peut être le même soir ou le jour après, est commencé un nouveau parcours. De la rencontre entre les mains et la matière était naît cette forme. Je sentais que mon travail, ce que je pouvais faire moi même, mieux dit ce que je devais faire tout seul, était terminé : maintenant commençait le projet d'un parcours, qu'il fallait partager avec d'autres, qu'il fallait faire exécuter à d'autres.

Cette petite réalité en cire je pouvais la toucher et je pouvais la regarder. Le toucher et la vue, étaient complémentaires l'un de l'autre. Je me suis souvenu de l'Immaculé dans le couloir de la Clôture. Grande, lointaine, on ne peut presque jamais la toucher et j'ai tout de suite imaginé ma sculpture qui s'éloignait des mains pour devenir grande, et appartenir à l'espace. Je sentais comme cet éloignement nous aurais après, inévitablement, reconduit aux mains : la surprise de pouvoir contenir ce que nous voyons et qui de l'être loin à être proche, et devient intime. L'intimité m'a suggéré une réduction, jusqu'à disparaître dans la main. Ces trois moments perceptifs : l'agrandissement, seulement la vue, en suite la dimension naturelle, à mesure des mains, le toucher et la vue ensemble et, enfin la réduction, seulement le toucher, se traduisaient en moments esthétiques qui me stimulaient pour découvrir en moi même d'autres moments pour être capables de communiquer ce que ma mémoire contenait.

J'avais toujours été bouleversé par la multiplicité des images de Marie, toutes différentes, beaucoup, mais combien il y en a-t-il ? Peut-être je voulais respecter cette diversité en la pensant comme une adaptation de la représentation de Marie aux différentes cultures, mais je voulais aussi en réaffirmer l'unicité. Le pas suivant a été facile : Sain Joseph, le bois. Les différents bois auraient été les vêtements de Marie, provenant de différents lieux et donc de différentes cultures ; mais la forme aurait été toujours la même. Et combien de vêtements ? C'était vraiment évident : l'âge de son Fils sur la terre, 33. Voilà, j'avais fait un autre pas en avant, mais ça ne suffisait pas. En effet l'image ne pouvait que rester dans les mains pour être vue toute droite, en exprimant toute sa beauté et je n'avais pas encore résolu comment la montrer, sans l'aide des mains. Je me suis demandé : et si on ne voit pas les mains ? J'ai joué avec l'impossible pour trouver l'air solide qui aurait pu la contenir : le verre. J'ai imaginé ainsi trente-trois cylindres en verre, au sommet desquels j'aurais pu mettre, avec l'inclinaison que je voulais, penchées vers l'avant, les trente-trois petites statues habillées avec les bois de différents pays. Comme dans une logique consécutive, contenue dans la graine, je me suis rendu compte que dans les années de Jésus Christ sur la terre se trouvait la naissance des trente-trois colonnes : je les aurais fait surgir de la terre.

Les moments perceptifs, en suivant la ligne de mon travail, devaient être aussi ceux de l'odorat et de l'ouïe. Je cherchais dans le bois de cèdre et dans celui de cyprès la stimulation olfactive qui puisse nous accompagner vers la rencontre avec Marie, mais je n'ai pas tardé à comprendre que je devais le trouver dans la même terre de Mallorca : plantes et arbustes de l'île, recueillis pendant le printemps, devinrent la fragrance que depuis alors aurait accompagnée l'image.

Il était nécessaire de trouver un compositeur pour la musique de Marie. Puisque je ne l'avais pas trouvé, j'ai choisi un répertoire de musique Marianne. En arrivant à Assis, j'ai rencontré qui peut-être y était destiné : le Père Giuseppe Magrino, Maître de la Chapelle du Sacré Couvent de Saint François. C'est ainsi que est née cette musique inspirée à cette image et à sa présentation. J'ai eu l'occasion de l'entendre jouer au piano par Don Giuseppe, avant encore de commencer sa transcription pour cordes, vent, soprano et teneur. Une merveille qui nous rapproche au mystère de Marie.

La recherche des bois fut difficile et je ne m'y connais pas. Une surprise et une découverte après l'autre, aidé par des « couturiers » spécialistes en bois exotiques et menuisiers tourneurs. Mon travail, de polissage et finition pour exalter d'une façon naturelle, la beauté de chaque bois, les veines et la lumière, une à la fois.

J'avais réussi réunir tous les éléments pour réaliser l'installation, mais il manquait l'espace pour permettre la rencontre entre ceux qui y voulaient entrer et l'expérience, même sensorielle, de Marie. Au-delà du credo de chacun, entrer, devait permettre la rencontre avec soi-même à travers une expérience qui nous relie à la Mère de Jésus, au moins à la Mère de tous, à la terre.

J'avais choisi de présenter l'œuvre Marie dans un espace religieux et j'ai eu la possibilité de réaliser la première installation près du Musée Diocésain de Barcelone, au mois de décembre de 1998.

Pendant ces jours à Barcelone je me suis rendu compte de la réponse des visiteurs et des médias et pour moi, fut une surprise constater de quelle façon cette image pouvait

vraiment arriver à tout le monde. Ce n'est une démonstration, la suite des demandes pour la présenter ailleurs : depuis alors l'exposition à visité (sauf une foie) églises et cathédrales en obéissant à un choix, pas seulement catholique, mais universellement chrétien, qui c'est rendu évident près de l'église évangélique luthérienne, Alte Nikolaikirche, de Francfort, ou j'ai été invité à exposer presque trois années après. Pendant ce parcours c'est renforcé ma volonté de récupérer les espaces de culte religieux, témoins de notre culture, de notre identité chrétienne.

Ceux qui travaillent avec moi, m'ont souvent entendu dire que nous ne devions jamais préoccuper, puisque Marie savais ou Elle voulait aller. Depuis Barcelone toutes les demandes pour l'exposer conduisaient vers des espaces faits exprès, et en deux occasion ont mis à dure preuve ma volonté de récupération du patrimoine religieux et artistique : la chapelle de Saint Frederich de la Cathédrale de Tortosa et l'église de Saint Antoniet à Palma de Mallorca.

Le dessin des installations s'adaptait aux lieux qui l'accueillaient et se modifiait chaque fois, en me faisant toujours dire que la dernière était toujours meilleure par rapport à la précédente.

À la fin de l'Année Jubilaire du 2000, Marie est retournée chez elle, à Mallorca, pour sa douzième présentation. Quand on me proposa l'église de « Sant Antoniet », je conçus tout de suite l'installation et, poussé par ma vision, je fit restaurer immédiatement l'église. Le soutien de l'Évêque de Mallorca, Monseigneur Teodoro Úbeda, fut décisif, et ses mots, à l'occasion de ce livre, introduisent mon œuvre.

Le plan elliptique de l'église de Sant Antoniet m'a suggéré que la géométrie de l'ensemble devait être un cercle. Sur le sol, une langue de terre, qui en s'ouvrant pour l'accueillir devient la lettre oméga, en haut, un cercle fermé qui contient la lettre alpha, les deux majuscules. Au centre la table sur la quelle se trouvent des répliques de la sculpture pour être touchées et contenues par ceux qui entrent. La vision de l'Alpha-Oméga avait pris forme en moi même et je voulais la réaliser à Assis. Grâce à Monseigneur Vittorio Peri, Prieur de l'église Cathédrale de San Rufino, et à la concrétion de la NESHER Association Culturelle, Santa Maria delle Rose accueille l'œuvre Marie.

À partir du mois de décembre de '98, les trente-trois images en bois se sont enrichies des regards de beaucoup de personnes et conservent la mémoire des lieux qui les ont accueillies. Depuis le 20 janvier 2002 elles sont arrivées à Santa Maria delle Rose pour y rester, en me faisant croire que mon travail était accompli, mais je me suis trompé, parce que depuis seulement quelques jours l'Archevêque de Santiago de Compostela, Monseigneur Julián Barrio Barrio, a baptisé l'œuvre « Marie, étoile du Chemin » et il désire de l'accueillir pour toujours dans une église de sa Diocèse. Mais les trente-trois images de Marie avec tous ces bois sont uniques et nous pouvons pas le refaire.

En '99, quand j'ai réalisé le premier agrandissement en marbre de Carrara, je sentis un désir esthétique qui me bouleversa : réaliser les trente-trois sculptures en marbre : marbres qui proviennent de tous les pays du monde.

À ce moment c'était inimaginable de songer une pareille aventure technique, mais je ne voulais pas y renoncer et c'est ainsi que commence un nouveau chemin pour

communiquer Marie, dans la splendeur et la pureté du marbre, vers Santiago de Compostela.

Ma profonde gratitude á tous ceux qui m'ont aidé et qui partagent avec moi ce projet.

• Guido Dettoni della Grazia

Barcelone, printemps 2002